
Compiègne et Daniel Boulanger

Jean François PREVOST

Né à Compiègne dans les années vingt, Daniel BOULANGER est membre de l'académie Goncourt depuis 1983. En plus d'une centaine de scénarios produits pour le cinéma, il a publié sept recueils de poésie, douze romans et surtout dix-huit volumes de nouvelles qui font de lui le maître actuel de ce genre si injustement négligé par le public français.

Compiègne n'est jamais nommé dans ses oeuvres. Et pourtant :

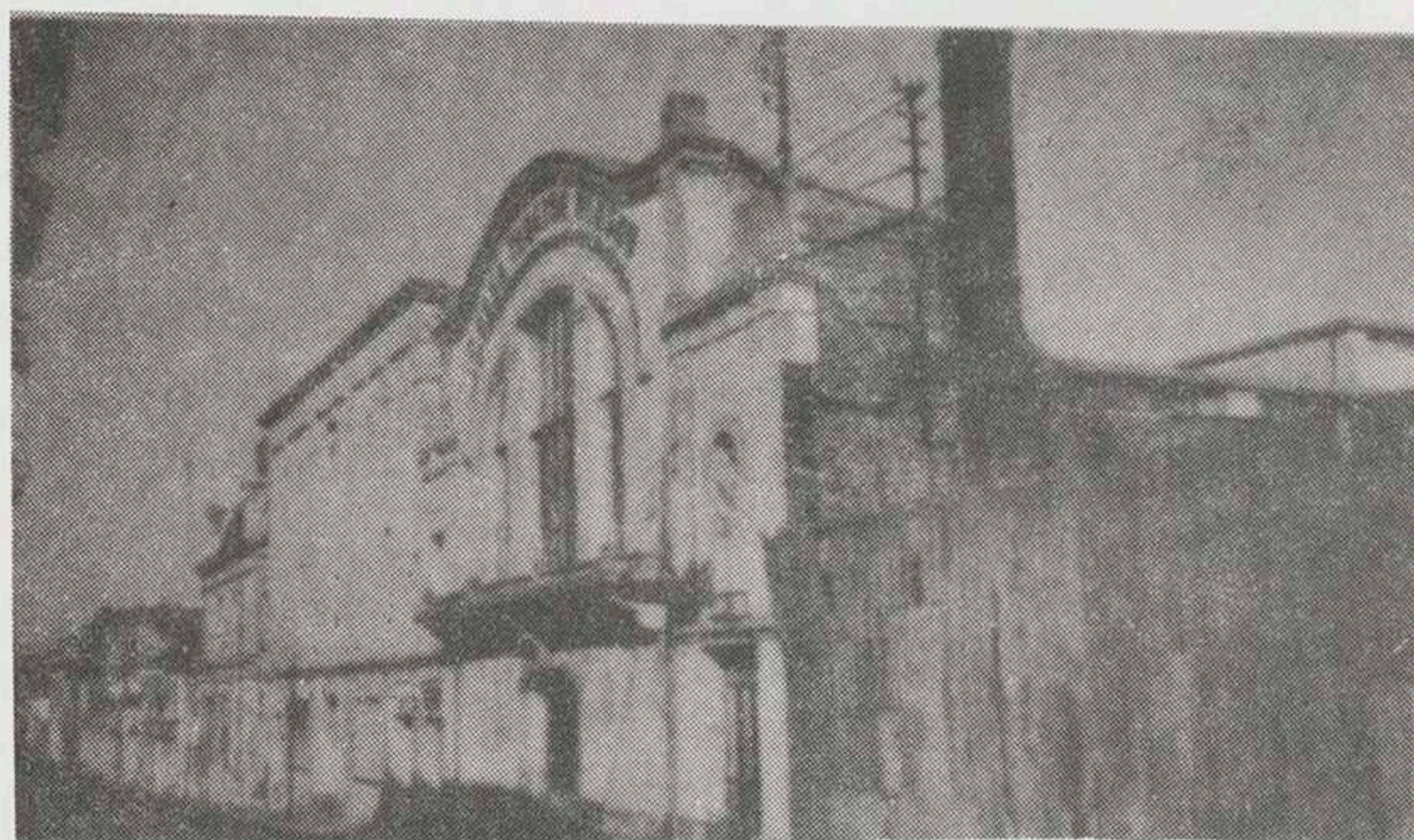
"Je suis né dans une ville de cheval, où tout n'était que cheval, garnison, musée, cours, concours, promenades et marchés, et je fréquentais deux maisons dont le vestibule était gardé par des pur-sang empaillés. Dans la haute société qui bordait l'hippodrome et la forêt, je connaissais quatre femmes dont la tête était chevaline..." écrit-il dans **Les Jumeaux**, nouvelle des **Noces du merle** (1985), son dernier recueil.

"J'aime la ville autant qu'un livre". Cette belle formule qui ouvre **Les jeux du tour de ville** (1983) conviendrait aussi à plusieurs autres de ses recueils ou de ses romans. La ville qu'aime Daniel BOULANGER est souvent une petite ville du Nord de la France : tantôt picarde, prolongée d'étangs et d'hortillonnages, tantôt port de la Manche ou du Pas-de-Calais, elle est souvent aussi une ville de l'Oise. Ruelles pavées de Senlis dominées de hauts murs de pierre, ou Compiègne entre la forêt et la rivière.

C'est la ville de son enfance et de son adolescence, entre les deux guerres, quand se prolonge encore le dix-neuvième siècle dans les boutiques sombres et silencieuses, et que la vie arrive par le train de Paris et par les fêtes qu'organisent les femmes des officiers de la garnison. Mais aussi Compiègne au temps des bombardements, de l'occupation et de la libération.

Il évoque surtout l'immédiat après-guerre, qui fut, entre autres choses, la belle époque du cinéma Pinson. C'était un cinéma populaire, doublé d'une vaste salle de danse pour les bals du samedi soir :

"J'avais seize ans. Je l'avais rencontrée à la sortie du cinéma Pinson, un samedi soir de ma province, dans une rue bien mal éclairée..." (**La femme de ma vie** dans **Les Noces du Merle**). Il s'agit d'une jeune Polonaise qui entraîne le garçon, héros de la nouvelle, dans les orties pour une étreinte bien trop rapide.



Le Cinéma-Théâtre PINSON, peu de temps avant sa démolition.

A l'autre extrémité de Compiègne, dans un plus noble quartier, le Palais paraît porté jusque dans la ville par les vagues de la forêt :

"De notre mansarde, nous apercevions les jardins fermés des voisins, les arbres de la place et la masse du Palais, avec ses portiques, sa cour d'honneur, ses centaines de fenêtres et le drapeau national qui donne un peu de couleur à l'ensemble gris. Au-delà des terrasses garnies d'orangers en caisse, s'étendent le parc et la forêt, dont on sentait l'odeur creuse, aussi forte que celle de la mer. Certes, vous direz qu'il n'y a pas d'odeur creuse (...) Pourtant, après toutes les années de réflexions, de doute, de comparaison entre les expériences, je ne peux rendre mieux cette aspiration de quinze mille hectares d'arbres à trois cent mètres de la maison". (**Elphège**, dans **Mémoire de la ville**, 1970.)

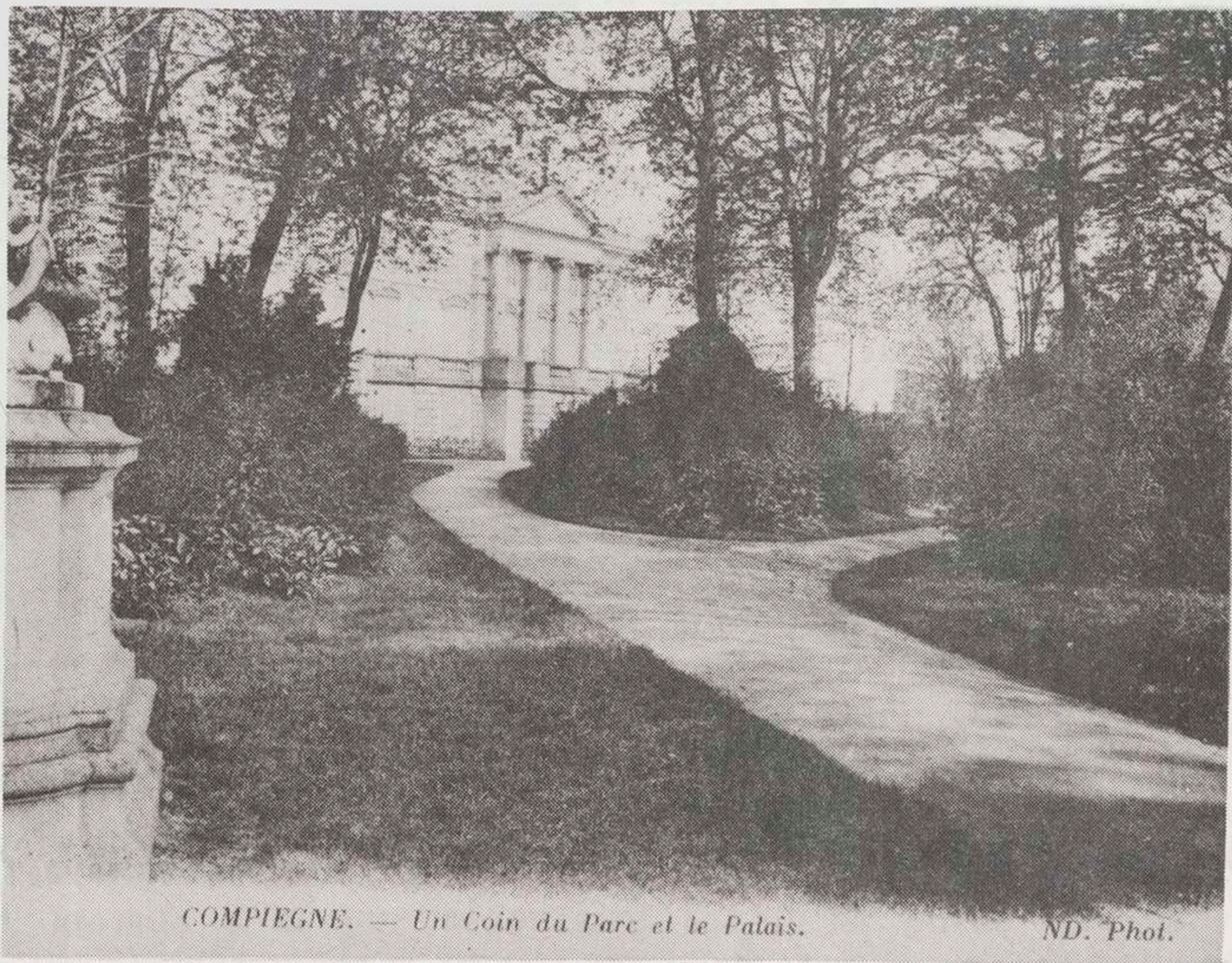
A la fin de la nouvelle, le Palais flambe. Et c'est le Conservateur lui-même qui a mis le feu à la royale demeure, rendu fou par l'inconduite de sa fille adorée, Elphège.

Les chasses à courre qui, chaque semaine, en hiver, se lancent dans ces milliers d'hectares de forêt, fournissent aux générations successives de lycéens compiégnois deux précieux divertissements alternativement à la mode : un inusable motif d'indignation contre la cruauté des hommes envers les animaux sauvages, et un but pour de folles courses à bicyclette ou à vélomoteur dans la forêt. On va **suivre la chasse**. Daniel BOULANGER a suivi la chasse, lui aussi : *L'allée des noisetiers qu'emprunte la meute, de la vénerie à la forêt, il n'est pas question qu'un piéton la prenne : c'est un cloaque. Les chiens s'y libèrent les tripes, avant la grande course de la chasse. Les bêtes ont autant de manies que les gens, et s'imitent avec le même empressement. Elle a cinquante mètres de long... mais pourquoi parler d'elle au présent puisqu'elle n'est plus ? Des blocs de béton ceinturent aujourd'hui la ville sur de belles pelouses, mais l'odeur acide et plus forte qu'un cuir trempé que laissaient les chiens est inoubliable. Je regardais des enfants jouer sur son emplacement quand elle est revenue, et avec elle un fameux jeudi, jour sans école en ce temps-là, mais avec la folle après-midi à bicyclette pour suivre daguet, chasseurs, chevaux et limiers, par monts et par vaux. Le cerf n'avait pas été pris, cette fois-là, et je rentrai vanné par le chemin de la vénerie". (Un avatar dans L'enfant de Bohême, 1978).*

Mais revenons au centre de la ville où, dans les vieilles maisons se pratiquent parfois d'étranges **métiers en chambre**. Celui-ci est-il réel, ou imaginé par Daniel BOULANGER ? Toujours est-il que mademoiselle CAVAROC, couturière de son état, arrondit ses fins de semaine en rangeant dans des boîtes ce qu'elle appelle des **précautions**. Le matériel lui est fourni par un commissionnaire de la Maison Perfecta :

"Elle alla faire basculer sa machine à coudre, retrouver ainsi une table lisse, et sortir les cartons du vendredi, car nous étions vendredi et vendredi est le jour des cartons de Mademoiselle CAVAROC. Elle en fera toute la journée. C'est un travail modique, mais cela rapporte plus, en proportion, que les travaux de couture. C'est une amie qui lui a procuré cette petite manufacture, une amie qui était à la mairie et arrondissait de cette façon ses fins de semaines.

Mademoiselle CAVAROC ouvrit le premier carton, en sortit de petits étuis qu'elle ouvrit comme des boîtes d'allumettes, puis de minuscules bracelets de cellophane, puis une bonbonnière de talc, et enfin le plus gros carton qui contenait en vrac quelques centaines de préservatifs. Mademoiselle CAVAROC, les doigts poudrés et précieux, sortit le premier et commença de le rouler. Elle avait acquis une grande dextérité". (Les Précautions, dans Les Noces du Merle).



COMPIEGNE. — Un Coin du Parc et le Palais.

ND. Phol.

Au loin, au-delà de l'Oise, dont Daniel BOULANGER a superbement évoqué les paysages au temps où le Grand Ferré, de Rivecourt, guerroyait contre l'Anglais, s'étend la campagne picarde aux odeurs parfois terrifiantes... *"La pulpe de betterave et les engrais que l'on répand d'un horizon à l'autre rendent le pays irrespirable à qui le découvre, mais on arrive à se fondre dans cette odeur épaisse et tenace, à n'être qu'une conserve avariée de plus dans l'enveloppe métallique du ciel. Le chemin du Belge s'enfonce dans des talus gras"*. (Frémissement du coudrier, dans *Table d'hôte*, 1982).

Le roman *La mer à cheval* se passe à Angeroy, où l'on célèbre en été l'étrange fête de la choule. Deux jours avant, les enfants quêtent de maison en maison en chantant :

Ma mie est cheu'm caillère
 Quand a n'est point din ch'li.
 Ché pieds f'rint l'tour d'eul terre
 Chi s'chintont mieux qu'ichi.

BOULANGER traduit ainsi :

Ma mie est sur sa chaise
 Quand elle n'est pas au lit.
 Ses pieds feraient le tour de la terre
 S'ils se sentaient mieux qu'ici.
 Et pendant la nuit de la fête, le cortège des villageois, venu "du fond des siècles", oscille et se bouscule avec ses flambeaux, ses tambours et ses clairons. Et chacun de donner un coup de pied aux portes. "Ainsi chasse-t-on les esprits".

Beaucoup de souvenirs vifs et drôles passent ainsi dans les récits de Daniel BOULANGER. Mais le ton enjoué est parfois assombri par d'autres souvenirs, rappels de moments de solitude, de tristesse et de déception. Dans la première page, déjà citée, des *Jeux du tour de ville*, pensant, j'ai tout lieu de croire, à Compiègne, il écrit :

Je voudrais aimer ceux de ses habitants qui ne m'ont pas aimé pour n'être d'aucune chapelle ni d'autre foi que celle du vent qui souffle où il veut, impasse, avenue, dessous de porte, qui s'enchantent également des toits soulevés, de la chute des feuilles ou des ailes étendues de l'été, qui s'enivre aussi d'un rien, de son propre jeu, d'un ciel où les oiseaux ont les mêmes envols, dérives et chutes que ma mémoire".

Car Compiègne se prête admirablement aux récits étranges et même fantastiques. On y entend encore, les nuits d'été, hululer la chouette, et, les nuits d'hiver, les brouillards chargés des odeurs de la forêt descendent lentement vers le centre de la ville par l'avenue Thiers et la rue Saint-Lazare.

"La ville, nous ne la connaissons jamais parfaitement".

Le vent souffle où il veut, en effet, sur la Picardie et dans les rues du Compiègne de Daniel BOULANGER. Et il a bien raison d'y laisser ainsi courir sa fantaisie et son humour tendre et cruel.



VILLAGE PICARD, près de COMPIEGNE :
 MONCHY-HUMIERES.

